

La compétition spermatique

« *Qu'importe si j'ai gagné la course, et parmi des milliers
Nous avons tous été vainqueurs, même le dernier des derniers
Une fois au moins les meilleurs, nous qui sommes nés* ».

Jean-Jacques Goldman

David Sinbandhit

« **T**ous vont mourir. Tous, sauf un ! » (1). La course est lancée et il ne pourra en rester qu'un (2). Les autres, tous les autres, sont condamnés à s'incliner ou plus exactement à disparaître devant l'unique vainqueur. Mais de qui ou de quoi parlons-nous ? S'agit-il d'une discipline sportive extrême ou d'une nouvelle émission de télé-réalité ? Évoquons-nous les élections présidentielles ou un concours de la fonction publique ? Pas exactement, mais c'est de cette manière, quelque peu tragique, que nous est annoncée la genèse d'une vie humaine dans le documentaire intitulé *L'Odyssee de la vie* (3). Cette entrée en matière, qui n'a effectivement rien à envier à la présentation de rencontres sportives par quelques journalistes exaltés, augmente la tension dramatique de la lutte acharnée qui se profile. L'affrontement entre les spermatozoïdes débute. Voici qu'on effectue la présentation des concurrents et de l'épreuve. La parole experte nous donne les « clés du match » en s'appuyant sur des chiffres supposés nous donner la mesure de l'événement : « 200 à 300 millions de spermatozoïdes sont propulsés dans le vagin lors de la fécondation. Ils ont 25 cm à parcourir, à la vitesse moyenne de 2 à 3 mm par minute » (4). On annonce les difficultés du jour comme avant une étape du Tour de France. Le spectateur attend avec impatience l'ascen-

(1) Nils Tavernier, *L'Odyssee de la vie* (film documentaire, France, France 2, Transparences Productions, 17 juin Media, 2005).

(2) Voir l'article de Tom Savini, « Du principe Espérance au principe Concurrence », in *Illusio*, n° 2 (« Les Barbares. Compétition et obsolescence de l'homme »), Caen, Revue Illusio, été 2005, pp. 102-116.

(3) *L'Odyssee de la vie*, *op. cit.*

(4) *Ibidem*.

sion périlleuse du col de l'utérus, vient ensuite la cavité utérine, une partie du parcours plus calme, un calme relatif puisque ceux qui ont franchi les premiers obstacles attaquent maintenant la partie finale. À présent, il faut faire un choix : droite ou gauche ? La moitié des spermatozoïdes pouvant encore prétendre au titre s'engagera en effet dans la trompe sans ovule. Ils sont quelques centaines encore en lice mais le combat est féroce et le dénouement cruel, car un seul spermatozoïde franchira victorieux la ligne d'arrivée. Les quelques millions d'autres cellules à flagelles mourront sans même entrevoir l'issue finale.

De la sportivisation du sexe

Pour certains, le périple qu'effectuent les spermatozoïdes après l'éjaculation pourrait constituer une parfaite allégorie de la vie. Celle-ci se trouverait symbolisée par la course qui mène à l'ovule puisque, après avoir été propulsée dans un environnement étranger, le candidat à la vie doit affronter un parcours semé d'embûches. Mais pour exister, il doit se mesurer aux autres, il ne peut se soustraire à cette rivalité avec tous les autres, les « concurrents », ceux qui convoitent le même objet. Choisir une autre voie reviendrait à renoncer à sa possibilité d'existence. Les termes de « compétition spermatique », employés en premier lieu pour désigner la « concurrence entre les spermatozoïdes de plusieurs mâles pour réussir la fécondation de l'ovule d'une femelle » (5), supposent par ailleurs l'idée d'une lutte originelle, indispensable à l'apparition de toute vie humaine. De ce point de vue, avant même que ne débute la fécondation, la compétition serait inscrite dans nos gènes par l'intermédiaire de notre héritage génétique masculin (6) ; certains imaginent une guerre entre spermatozoïdes (7). La compétition devient « naturelle » puisqu'un combat à mort précéderait toute existence. De la sorte, ce que certains chercheurs décrivent sciemment comme une compétition, biologique, *in utero*, trouve un prolongement dans notre organisation sociale, dès lors que la compétition est admise en tant que spécificité humaine, ainsi que le souligne Jean-Marie Brohm : « La compétition de tous contre tous serait ainsi la donnée positive incontestable, la loi indépassable ou la "règle du jeu" fondamentale d'une société de "concurrence" et le sport – en tant que mise en forme culturelle de ce "besoin inné de dépassement de soi et des autres" – serait tout naturellement au service des "fondements de notre civilisation" » (8). Autrement dit, la lutte de tous contre

(5) Geoffrey Allan Parker, « Sperm competition and its evolutionary consequences in the insects », in *Biological Reviews*, 1970.

(6) Voir Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

(7) Voir Robin Baker, *Sperm Wars. The Science of Sex*, New York, Basic Books, 1996.

(8) Jean-Marie Brohm, « Sociologie politique du sport : un bilan critique », in Fabien Ollier, Patrick Vassort et Henri Vaugrand (sous la direction de), *Les Cahiers de l'IRSA*, n° 2 (« L'illusion sportive. Sociologie d'une idéologie totalitaire »), Montpellier, février 1998, p. 61.

tous semble appartenir à l'ordre des choses puisque, et cela nous est confirmé par la prétendue objectivité de laboratoire (9), la compétition est en nous, au plus profond de nous, c'est un « besoin inné », un penchant naturel, qui prédétermine l'être vivant avant même de déterminer la société dans laquelle il est inséré.

À travers cette représentation de la fécondation et de la genèse d'une vie humaine, l'idéologie sportive s'associe à un certain regard scientifique, ou inversement, pour trouver une légitimité somatique à ses instincts destructeurs. Plus qu'une origine, on veut voir dans cette image un alibi biologique à notre mode de vie, si bien que l'affrontement généralisé fait figure de fatalité avant même de devenir l'idéal démocratique des postmodernes (10). Sous le masque d'une saine rivalité, un renversement dialectique s'opère. La mort ou la disparition d'autrui paraît créatrice, génitrice, si l'on considère que de la lutte de tous contre tous jaillit la vie ou si l'on pense – et cela n'est pas sans rappeler un certain discours politique – que c'est la volonté de dépasser l'autre, donc de le dominer pour finalement le détruire, qui fait avancer, « progresser » l'individu et le système auquel il se soumet.

Dans une société qui célèbre la fin des idéologies (11), la course spermatique devient une sorte de modèle naturel qui tendrait à prouver la vérité absolue de la logique compétitive. Pourtant, à aucun moment nous ne sommes en mesure d'imaginer que les propositions se sont interverties et que cette perspective, qui se voudrait scientifique puisqu'elle est présentée comme telle dans un certain nombre de documentaires ou d'ouvrages de vulgarisation aux théories plus ou moins excentriques, procède du modèle sportif et de « *l'expansion du sport en tant que stratégie de développement du capitalisme lui-même* » (12). On pourrait prendre avec humour ce détournement d'un processus biologique (13), pourtant celui-ci implique une représentation biaisée des mécanismes de la reproduction sexuée et surtout il induit une *sportivisation* de la sexualité. C'est ce que nous souhaitons montrer en prenant pour point de départ notre représentation du sperme. Par « sportivisation de la sexualité », nous postulons que la logique sportive cherche à s'emparer de la vie sexuelle, comprenons dans un premier temps dans sa dimension « physique », modifiant de la sorte notre rapport au corps, notre

(9) Voir notamment Michel Henry, *La Barbarie*, Paris, PUF, 2001.

(10) Voir, entre autres auteurs postmodernes, Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

(11) Voir *Illusio*, n° 3 (« Idéologies contemporaines »), Caen, Revue *Illusio*, automne 2006.

(12) Jean-Marie Brohm, « Sociologie politique du sport : un bilan critique », in Fabien Ollier, Patrick Vassort et Henri Vaugrand (sous la direction de), *Les Cahiers de l'IRSA*, n° 2, *op. cit.*, p. 60.

(13) Dans un album pour les enfants, Nicholas Allan répond de façon amusante à la question « Comment on fait les bébés ? » Il nous présente Paulo, un petit spermatozoïde qui vit à l'intérieur de Monsieur Dupont et qui se prépare à la « Grande Course de natation » (Nicholas Allan, *Le Parcours de Paulo. La grande histoire d'un petit spermatozoïde*, Kaléidoscope, septembre 2004).

rapport au plaisir et au désir, niant la sensibilité au profit de la performance d'un corps réifié. Le projet sportif s'invite jusque dans l'intimité du corps, ou plus exactement dans ce qui devrait être son intimité, dans une véritable *colonisation des corps*. La colonisation des corps signifie, pour Nicolas Oblin, « la pénétration de l'autre, sa mise au pas et destruction culturelle au profit du même, de la production industrielle, de la prolétarianisation des populations, dont l'essence technique est le nihilisme, fantasme de la paix universelle [...] et dont la fin est la destruction donc, de la culture au sens traditionnel du terme » (14). Le corps d'amour, vivant et sensible devient un corps sexuel qui se réduit aux seuls organes génitaux, à des orifices, à des fesses ou à des seins. Le reste est en trop, le reste doit être effacé, détruit. Les poils, la sueur, la graisse, le mou, les rides, le difforme, l'impur doivent disparaître et laisser place au muscle, au dur, au lisse, au sain, au pur, à ce qui participe à la production du corps-objet. Un corps sexuel performant est un corps sportif. Il est musclé, jeune, endurant, imberbe et inodore, insensible, donc infaillible. Les pratiques sexuelles répondent de la même manière à cette recherche du meilleur rendement. Il faut connaître le plus de positions, il faut avoir le plus de partenaires, le plus de coïts, il faut « pratiquer » le plus souvent, tenir le plus longtemps... Sans doute faut-il s'entraîner.

L'acte sexuel devient un lieu de domination du corps, d'évaluation du corps et des performances corporelles. C'est en ce sens que nous parlons en premier lieu de sportivisation de la sexualité, mais cette sportivisation est à voir, en deuxième analyse, dans les dimensions de la procréation.

D'une part, il s'agit de mettre en valeur des capacités à engendrer un nouvel individu. L'impossibilité de donner la vie signifie la disqualification de l'individu et son exclusion puisque sa stérilité semble dévoiler son incapacité à produire. Peu importe que l'on désire en réalité donner naissance à un enfant. Ne pas pouvoir *se reproduire* met en doute la capacité à *produire* le capital, c'est alors rejoindre ceux que l'on distingue comme improductifs : les vieux, les faibles, les homosexuels, les ménopausées, les impuissants, les malades, les handicapés... Ne pas pouvoir *se reproduire* va également à l'encontre d'un système qui ne peut penser la finitude, un système qui s'articule sur la négation de l'égalité devant la mort (15). Les gènes figurent cette partie de nous qui doit subsister en se dupliquant et, à travers ces gènes, c'est le projet capitaliste qui doit survivre et qui s'inscrit dans un mouvement ininterrompu.

D'autre part, la sexualité, ou plus exactement sa finalité reproductive, adhère à la logique sportive lorsque l'on ambitionne de maîtriser la pro-

(14) Nicolas Oblin, *Réification du corps et du « connaître » dans la société industrielle avancée*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paul Valéry-Montpellier III, décembre 2004, p. 463.

(15) Voir sur ce sujet les travaux de Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*, Paris, Payot, 1978 et *Anthropologie de la mort*, Paris, Payot, 1975.

création en vue d'une « amélioration » des êtres humains. Dans cette quête d'absolu, c'est-à-dire dans cette recherche d'un homme « parfait » (mythe de la pureté), la manipulation du vivant, qui coïncide avec son appropriation, semble d'utilité publique. La reproduction devient nécessairement assistée, elle prend ses distances avec le sexué pour, dit-on, répondre aux problèmes de conception. On affirme vouloir lutter contre la détresse liée à la stérilité tandis que, dans le même temps, on contrôle l'adéquation de l'embryon avec certains critères préalablement fixés. Ce « regard », présenté comme bienveillant, suppose en effet que l'on détermine, plus ou moins explicitement, des caractéristiques souhaitables et corrélativement des caractéristiques indésirables pour l'enfant à naître ainsi que pour les individus vivants. Pour des raisons qui peuvent probablement se comprendre, les maladies de l'intelligence d'origine génétique (MIG), telles que le syndrome de Down (trisomie 21), les maladies héréditaires, les malformations ou autres anomalies sont aujourd'hui traquées, dans la société industrielle avancée, au cours d'un diagnostic prénatal notamment. Cependant, la procréation assistée masque plus difficilement son projet eugéniste lorsque l'on élimine des embryons qui ne répondent pas à notre goût morbide pour les « bons » gènes. Ceux-ci doivent se reproduire à la différence des mauvais gènes qui doivent disparaître. Certaines cliniques, californiennes entre autres, se chargent d'effectuer une sélection, lucrative, des bons reproducteurs. Les femmes et les hommes sont classés sur la base de leur génome même si d'autres critères, plus ostensibles, sont pris en compte. Le salaire, le quotient intellectuel ou le niveau d'étude permettent de départager les candidats à la conception. Si vous avez une « grosse voiture », vous avez certainement un meilleur potentiel génétique que votre voisin qui utilise les transports en commun, donc vous pouvez faire un enfant...

La logique sportive tient dans la hiérarchisation des hommes qui est consécutive à leur mise en compétition. En ce sens, elle encourage à la sélection des individus sur la base de leurs « prédispositions naturelles » à produire une performance corporelle. La procréation génétiquement assistée, telle que nous la présentons, tend non seulement à la production d'un morphotype particulier, c'est-à-dire à la fabrication d'un corps parfait, productif, mais elle vise également à l'accroissement d'un capital génétique, à son rendement lorsque le vivant est transformé en capital. La science et la technique se mettent, pense-t-on, au service de la nature pour éliminer les futurs êtres qui ne présentent pas les caractéristiques appropriées pour satisfaire aux besoins de notre société. La lutte de tous contre tous qui, selon certains, procède d'une « "nature humaine" éternelle » (16), n'invite pas à penser autrement. Elle se fonde sur l'élimination des faibles, des improductifs,

(16) Voir sur ce sujet la critique de Jean-Marie Brohm, « Sociologie politique du sport : un bilan critique », in Fabien Ollier, Patrick Vassort et Henri Vaugrand (sous la direction de), *Les Cahiers de l'IRSA*, n°2, *op. cit.*, p. 61.

sur la disparition de l'être et de l'altérité, au profit d'un homme nouveau, un surhomme, génétiquement parfait car génétiquement modifié (dopage génétique) et parfait car également débarrassé de sa subjectivité (17).

De la domination phallique

Une sportivisation de la sexualité implique la classification des individus, leur sélection. À l'image de la compétition sportive, chacun semble se positionner à l'intérieur d'un espace des performances sexuelles. Il suffit de feuilleter les pages des magazines pour avoir une idée de notre potentiel sexuel (« Testez votre Quotient Sexuel (QX) ! ») (*sic*). Il s'agit dès lors de devenir le plus endurant, le plus fertile. On veut avoir les plus gros seins, le plus long pénis. Il faut être le plus sexy, avoir les fantasmes les plus incroyables ou « posséder » le ou la meilleur(e) partenaire. On diffuse ses vidéos sur Internet pour être élu « Plus beau cul du Web » ou pour montrer à quel point on est un « bon coup ». Cette mise en compétition de tous contre tous transposée à la sexualité suppose, selon nous, une violence – une violence qui renvoie aux rapports de domination existants et qui gagne notre corps dans sa plus profonde intimité (la colonisation du corps). Cette hiérarchisation laisse entendre la domination du corps par le projet capitaliste et elle admet nécessairement la domination des uns sur les autres : domination des forts sur les faibles, domination des hommes sur les femmes, des valides sur les invalides, des « normaux » sur les anormaux... L'industrie pornographique et l'ensemble des médias exaltent la supériorité de Rocco Siffredi sur les petites « quéquettes ». Ce « grand acteur » (18), glorifié pour ses mensurations ou plus exactement pour *sa* mensuration (23 centimètres !), s'est mué en pénis qui tente de répondre aux interviews pour finalement s'effacer lui-même derrière ses attributs masculins. Pourtant, avoir le plus grand pénis, c'est d'abord faire disparaître celui de l'autre et c'est finalement faire disparaître l'autre. « Le fantasme de castration s'inscrit ainsi dans l'opposition complémentaire entre les positions féminine et masculine, le vagin et le phallus, l'avoir et le manque, le pouvoir et l'impuissance. Cette relation de complémentarité implique donc l'alternance possible entre

(17) Voir sur ce sujet, Magali Uhl, *Subjectivité et sciences humaines. Essai de métasociologie*, Paris, Beauchesne, 2004.

(18) Rocco Siffredi, qui a connu une notoriété certaine pour ses performances d'acteur dans le cinéma pornographique (les rôles en question étaient essentiellement « physiques » !), a débuté le cinéma « traditionnel » sous la direction de Catherine Breillat dans le film *Romance* (1999). Il faut préciser que ce passage du porno à un cinéma jugé plus classique a été facilité par le choix de la réalisatrice qui désirait que les actes sexuels ne soient pas simulés (même si certaines scènes font l'objet d'un débat entre les différents protagonistes du film concernant la véracité de pénétrations). En 2004, « l'étalon italien » retrouve Catherine Breillat pour le film *Anatomie de l'enfer* dans lequel il explore le corps de l'actrice Amira Casar. Dans une interview (*20 Minutes*, 9 mars 2006), l'acteur affirme que Catherine Breillat aurait été « ultra vexée » qu'il ne couche pas avec elle mais, avoue-t-il, « elle ne fait pas partie de mon imaginaire érotique ».

la position de châtré et la position de castrateur dont la logique peut être énoncée ainsi : « S'il l'a (le phallus), je ne l'ai pas, et par conséquent ne suis rien (dépossession hystérique) ; mais si je l'ai, il ne l'a pas et je suis tout (hypomanie) » [...]. Il s'agit par conséquent d'une relation de substitution, de dépossession, d'appropriation du phallus » (19). Dans la « lutte pour le phallus » (20) s'engage une lutte à mort car, comme le précise Isabelle Autran : « Le fantasme de castration représente l'anéantissement de l'identité sexuée du partenaire : il signifie sa mort symbolique » (21). Georges Devereux, concernant l'existence d'un fantasme d'appropriation relève que « la possession d'une identité est une véritable outrecuidance qui, automatiquement, incite les autres à anéantir non seulement cette identité, mais l'existence même du présomptueux – en général par un acte de cannibalisme, ce qui transforme le sujet en objet » (22). Cependant, comme nous invite à le penser Louis-Vincent Thomas, ce rapport entre la mort et l'objet de pouvoir qu'est le phallus n'est pas à voir immédiatement dans le désir de destruction, de disparition de l'autre dans la mesure où la mort de l'autre n'est pas absolument recherchée, si l'on veut conserver le support de son pouvoir, mais surtout dans le sens où la mise à mort de l'autre renvoie avant tout à soi et à son propre rapport à la mort. Posséder l'autre, le dominer à travers la prévalence de sa nature (« Dieu m'a donné plus de pouvoir – un plus grand pénis – qu'à l'autre, je lui suis “naturellement” supérieur ») est une façon de lutter contre la mort propre tout comme la destruction de l'autre devient un moyen de surpasser l'angoisse de sa propre mort car « la prise de conscience du pouvoir se confond avec le pouvoir de donner la mort et par là même d'y échapper. Tel est peut-être le sens de la chasse : le chasseur cesse d'avoir peur de la mort quand il tue » (23). Cette destruction permet de surcroît d'affirmer son identité en annihilant celle de l'autre.

L'identité est en premier lieu sexuée et le viol a pour finalité « l'anéantissement de la violée par la capitulation de tout son être. Car le viol n'est pas seulement du sexe, il est du moi tout entier » (24). Notons que l'auteur de *Mort et pouvoir* envisage, dans ce passage, la victime de l'agression

(19) Magali Uhl et Jean-Marie Brohm, *Le Sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*, Bruxelles, La Lettre Volée, 2003, p. 81.

(20) *Ibidem*, p. 82.

(21) Isabelle Autran, « L'attraction biologique », in *Présentaine*, n° 14/15 (« Le vivant »), Montpellier, décembre 2001, p. 248.

(22) Georges Devereux, « La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement », in *Revue Française de Psychanalyse*, tome XXXI, 1967, p. 280, cité par Isabelle Autran, « L'attraction biologique », in *Présentaine*, n° 14/15, *op. cit.*, p. 248.

(23) Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*, *op. cit.* Voir aussi Nadia Veyrié, « De la chasse, des femmes et de quelques dimensions idéologiques », texte *infra*.

(24) *Ibidem*, p. 165.

sexuelle en tant que personne de sexe féminin, non sans raison (25), mais considérons que le viol n'a ni âge ni sexe et que l'acte sadique touche indifféremment, homme et femme, majeur et mineur, homosexuel et hétérosexuel... Ce sadisme – « c'est-à-dire l'assujettissement violent de l'objet sexuel, "le penchant à infliger de la douleur à l'objet sexuel" [...], à l'humilier » (26) – nous le retrouvons dans la représentation cinématographique et télévisuelle de l'univers carcéral. Dans les nombreux films ou téléfilms, pour la plupart étasuniens, qui mettent en scène des hommes confrontés au monde de la prison (27), il est question de soumettre un nouvel arrivant à la hiérarchie mise en place au sein de la prison. Il s'agit d'imposer, à un individu, l'ascendant de certains prisonniers dominants ou des gardiens, par la destruction de son intimité et par la dépossession de son propre corps. Évoquant le viol d'une femme, Louis-Vincent Thomas souligne le meurtre, le « meurtre qui ne tue pas » (28), qui se cache derrière cette appropriation du corps de l'autre, il parle d'un « intolérable abus de pouvoir que symbolise le viol où la femme se trouve littéralement possédée par l'homme – donc dépossédée d'elle-même, c'est-à-dire *tuée* » (29). Il ajoute : « Violer n'est pas seulement maîtriser un corps, c'est le blesser dans ce qu'il a de plus intime pour le souiller et l'anéantir » (30). Le plaisir du tortionnaire se découvre dans la douleur de l'autre et dans l'affirmation de son pouvoir, de sa puissance, de sa virilité. Dans cette perspective, le pénis devient une arme, « un sabre » (31) qui rappelle, dans le folklore aranda (Australie centrale), l'« identification inconsciente des coups de lance et du coït » (32). Ce rapport symptomatique entre le plaisir et la destruction de l'autre, nous le discernons par ailleurs, dans une identification des coups de poings et du coït, là où la jouissance émane de la violence infligée. Lorsque le boxeur Apollo Creed, personnage fictionnel de la saga *Rocky*, se vante lors de la conférence de presse précédent son combat contre Rocky Balboa, il n'hésite pas à faire part de l'excitation sexuelle qu'il ressent à l'idée de démolir son adversaire : « Croyez-moi, je me le taperai comme une bonne bran-

(25) En France, une femme sur 10 est victime de viol, tentative de viol ou agression sexuelle au cours de sa vie.

(26) Magali Uhl et Jean-Marie Brohm, *Le Sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*, op. cit., p. 79.

(27) Concernant la mise en scène d'agressions sexuelles en prison, voir la série télévisée créée par Paul Scheuring en 2005, *Prison Break* ; le film de Tony Kaye, *American History X*, USA, Metropolitan Film Export, 1998 ; *Les Évadés* de Frank Darabont, USA, ARP/UGC, 1994 ; *Sleepers* de Barry Levinson, USA, PolyGram Film Distribution, 1996.

(28) Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*, op. cit., p. 166.

(29) *Ibidem*, pp. 165-166.

(30) *Ibid.*, p. 165.

(31) Voir Isabelle Autran, « L'attraction biologique », in *Prétentaine*, n° 14/15, op. cit., p. 247.

(32) Géza Róheim, *Psychanalyse et anthropologie. Culture-Personnalité-Inconscient*, Paris, Gallimard, 1978, p. 140, cité par Isabelle Autran, « L'attraction biologique », in *Prétentaine*, n° 14/15, op. cit., p. 248.

lette ! » (33). Dans un tout autre registre, l'orgasme absolu de *L'Empire des sens* (34), obtenu avec l'étranglement et la mort du partenaire, illustre la relation existant entre la douleur et le plaisir, entre la mort et la sexualité. Dans ce film japonais, Abe Sada, ancienne prostituée devenue domestique, s'approprie littéralement le pénis de Kishizo, son amant, patron et maître qu'elle vient d'émasculer après l'avoir tué dans une jouissance ultime. Au moment où Abe Sada tue Kishizo, elle s'empare du phallus, l'unique objet de son pouvoir. On touche à la dialectique domination-destruction mise en évidence par Louis-Vincent Thomas dans son analyse de la torture (35). La dépossession du pénis, c'est-à-dire la prise de pouvoir par la castration de l'autre, exécutée dans ce film en son sens premier, signifie sa mort symbolique. Mais, lorsque cette appropriation coïncide avec la mort effective du castré, seul support du pouvoir du castrateur, ce dernier perd en l'instant le pouvoir convoité.

Dans l'acte sexuel empreint d'une volonté de domination, on cherche à s'approprier le corps de l'autre en le pénétrant, en le détruisant, en le pénétrant pour mieux le détruire, voire en l'ingérant (36). En mai 2006, un ingénieur allemand, Armin Meiwes, âgé d'une quarantaine d'années, est condamné lors de son second procès à la prison à perpétuité pour le meurtre d'un homme rencontré sur Internet. L'affaire fait grand bruit en 2002 lorsque Armin Meiwes est arrêté puisque le crime pour lequel il est accusé se trouve aggravé par des faits de cannibalisme. Après avoir égorgé sa victime avec un couteau de cuisine, Armin Meiwes, celui que l'on surnommait par la suite « Der Metzgermeister » (« Le maître boucher ») ou encore « Le cannibale de Rothenburg », étripé, désosse et congèle Bernd Brandes, comme lui, ingénieur et quadragénaire. Pendant quelques semaines, Meiwes va consommer la viande ainsi entreposée. Ce qui est troublant dans ce fait divers, outre l'anthropophagie, c'est le consentement de l'homme qui servira de dîner. Il s'avère en effet que les deux individus s'étaient rencontrés explicitement pour « partager » ce repas. Une partie de la docile victime sera véritablement partagée puisque, après avoir eu un rapport sexuel, Meiwes et Brandes décident d'émasculer l'un d'eux – Brandes – et de cuisiner, puis de déguster le pénis de celui-ci. Une caméra se charge d'immortaliser l'intégralité de la scène. Dans ce cas extrême de cannibalisme où le sujet est transformé en objet et où un individu consomme, donc s'approprie physiquement, le pénis de l'autre, nous ne sommes plus dans le fantasme ou dans sa représentation artistique, mais dans la réalisation paradigmatique d'une

(33) Voir le film avec Sylvester Stallone, *Rocky 2 : La revanche*, USA, Chartoff-Winkler productions, 1979.

(34) Nagisa Oshima, *L'Empire des sens* (Ai no korida), Japon, Argos films-Oshima production, 1976.

(35) Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*, op. cit.

(36) Pour une représentation de « l'anthropophagie érotique », voir le film de Claire Denis, *Trouble every day*, France, Rezo Films, 2001.

quête, sans doute pathologique de pouvoir : un pouvoir comme affirmation d'une puissance virile, un pouvoir sur la mort.

Dans certaines pratiques sexuelles, il s'agit, de manière plus « figurative », d'instaurer des rapports de domination en transformant un sujet en objet sexuel. Le « BDSM » (Bondage et discipline, domination et soumission et sado-masochisme) est un ensemble de pratiques sexuelles dans lesquelles une relation de dominé à dominant est instaurée (37). Dans des mises en scène plus ou moins « habitées », entendons psychologiquement engagées, des individus, devenus volontairement objets, le temps de ce jeu de pouvoir, peuvent se retrouver attachés, privés de sens, malmenés, humiliés ou maltraités. Les protagonistes vont jusqu'à simuler la torture ou la séquestration. Cependant, l'utilisation d'accessoires telles que les menottes, les déguisements, la caméra vidéo ou les jouets sexuels ne se restreint pas à un cercle d'initiés marginalisés. Les magazines ou certaines grandes enseignes (38) ont rendu le godemiché ou le vibromasseur « tendance ». On a conçu des objets plus féminins, moins agressifs, plus colorés, moins démesurés pour se démarquer des sex-shops traditionnels. S'il ne s'agit évidemment pas de juger des pratiques ou des jeux sexuels, nous pouvons en revanche être interpellés par cette « accessoirisation » des rapports sexuels, un peu comme une sorte de « *tuning* de l'amour » (39). Des objets s'interposent entre un corps et le corps de son, sa ou ses partenaire(s). Par cette distanciation des corps – corps d'amour –, on peut aussi imaginer une distanciation de la subjectivité. L'autre peut devenir à son tour objet sexuel, il n'a plus d'identité ni de volonté propre. Il est ce que je veux en faire. Dans le même temps, je suis extérieur à mon propre corps, comme l'acteur de films pornographiques (ou le sportif) qui se regarde faire, qui s'admire, qui se voit exécuter le geste. La caméra vidéo se charge de matérialiser ce regard sur soi. En transposant les propos de Magali Uhl et de Jean-Marie Brohm, concernant la résistance de l'observé dans les sciences humaines (40), on peut penser que l'utilisation d'ustensiles, de déguisements véritables (masques, costumes) tend à protéger l'individu contre la destruction de soi. À travers l'objet, la mise en scène, on cherche à dissimuler son identité, on la protège, pour se défendre contre la possibilité de son anéantissement,

(37) Les rôles de dominé et de dominant ne sont pas si arrêtés qu'on pourrait le penser : « Il est souvent possible de constater que le masochisme n'est rien d'autre qu'une continuation du sadisme, qui se retourne contre la personne propre, laquelle prend ainsi d'emblée la place de l'objet sexuel » (Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1957, p. 70, cité par Magali Uhl et Jean-Marie Brohm, *Le Sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*, *op. cit.*, p. 80)

(38) Mon vibro, c'est un Sonia Rykiel !

(39) Le *tuning* désigne, à l'origine, la personnalisation d'un véhicule de série par l'adjonction d'accessoires intérieurs et extérieurs.

(40) Magali Uhl et Jean-Marie Brohm, *Le Sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*, *op. cit.*, pp. 110-111.



Anonyme.

comme le suggère Georges Devereux (41). L'intromission d'un objet dans le corps du partenaire, entre autres actes, s'avère aussi une forme de domination où il s'agit réciproquement de symboliser l'éventualité de la destruction de l'autre.

Certaines pratiques sexuelles, sans qu'elles soient pour autant apparentées au BDSM, impliquent aussi l'humiliation consentie et, par conséquent, un rapport de soumission. À différents degrés, la soumission peut être envisagée dans l'acte sexuel. On peut par exemple adopter une position qui privilégie le pouvoir de l'un ou l'autre des partenaires : s'incliner est une façon de se soumettre, de « s'offrir », dit-on, dans les ouvrages ou les magazines qui encensent le *Kama-sutra*. Avec l'échangisme, l'homme peut « offrir » sa femme à d'autres hommes et à leurs désirs. La soumission et l'humiliation, en l'occurrence de la femme, ont une inquiétante persistance dans la représentation de la virilité que nous peint l'industrie pornographique. Il est assez aisé d'identifier ces fantasmes tant ils sont récurrents et grossiers. Le viol est par exemple très présent, même s'il est présenté de façon plus ou moins euphémique, dans la majorité des productions pornos. En règle générale, l'agression sexuelle est insinuée dans une scène où une

(41) Voir Georges Devereux, « La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement », in *Revue Française de Psychanalyse*, *op. cit.*

femme, qui ne paraît *a priori* pas consentante, est contrainte par un ou plusieurs hommes à un rapport intime. Très vite pourtant la victime semble accepter sa situation, elle devient même entreprenante et l'agresseur peut se permettre alors d'ajouter : « T'aimes ça, hein ? » qui signifie « Tu vois qu'on a eu raison de te forcer ! ». Le viol en réunion est mis en scène dans les fameux *gang bang*, scène classique des films pornographiques dans laquelle un sujet passif a une relation sexuelle avec plusieurs partenaires. Dans ces « tournantes », la femme devient objet masturbatoire. Souvent malmenée, tirée par les cheveux, une claque sur la fesse, la femme achève d'être diminuée dans une « inondation de sperme », comme l'aurait écrit le Marquis de Sade (42). Le corps de la soumise devient le témoin privilégié de la puissance masculine. Un jet de sperme puissant et abondant termine sa trajectoire sur le visage, dans la bouche ou sur le corps de la femme. Cette éjaculation externe – qui n'est pas sans rappeler quelques publicités ouvertement suggestives (Perrier, « Les produits laitiers : des sensations pures ! », etc.) et surtout les rites sportifs de célébration où le vainqueur fait jaillir le champagne sur ses sujets (43) – semble l'affirmation ultime de la virilité et de la domination des hommes. L'encyclopédie libre du net, *Wikipédia* (44), nous permet d'apporter quelques précisions d'ordre technique sur cette pratique qui n'est pas l'apanage des professionnels du sexe (45). On apprend par exemple que certaines « œuvres » cinématographiques ne se consacrent qu'au « *bukkake* », une spécialité japonaise, qui consiste en l'éjaculation simultanée de plusieurs hommes sur le visage d'une même femme. Le « *Gokkun* », autre spécialité, se différencie dans sa finalité du *bukkake* par l'ingestion du sperme expulsé.

Ces derniers exemples, qui n'ont pas pour seule ambition d'apostropher le lecteur, nous font penser que le sperme relève d'autre chose que de la « semence génitrice ». Le sperme n'est pas porteur que de spermatozoïdes, il est, à travers certaines utilisations, *l'analyseur d'un processus de réification du corps* (46) et le témoin de la *sportivisation* de la société industrielle

(42) Voir Sade, *Les 120 journées de Sodome*, Paris, UGE, 1975. Voir l'analyse de la philosophie de Sade par Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1999, pp. 79-82.

(43) Sur le podium, le champagne jaillit dans l'orgasme sportif de la victoire. Le liquide ainsi libéré est en premier lieu répandu au visage de ceux qui sont arrivés après le vainqueur. La petite giclée pour son équipe et pour les spectateurs achève de marquer cette victoire. Entre fusion des corps et partage des sécrétions corporelles, le sport nous rassemble...

(44) Voir la page Web de Wikipédia concernant l'« éjaculation faciale » : www.fr.wikipedia.org.

(45) Internet qui permet l'échange immédiat d'information a surtout ouvert la porte à un monde du sexe et du porno amateur. Avec peu de moyens, ces acteurs en devenir réalisent des films reproduisant notamment les performances des professionnels du sexe, diffusant par ailleurs des pratiques sexuelles.

(46) Voir sur ce sujet Nicolas Oblin, *Réification du corps et du « connaître » dans la société industrielle avancée*, *op. cit.*

avancée. On comprend dès lors que la fascination pour le sperme (47), ou au contraire le dégoût qu'il peut susciter – et cela mériterait sans doute un approfondissement psychanalytique, en commençant peut-être par l'auteur de cet article ! – ne renvoie pas à la substance même. L'éjaculation « extériorisée » sur le corps de la femme s'apparente à une humiliation. Dans cette mise en scène, où l'homme est à la fois acteur et spectateur de sa propre performance, on devine une volonté de salir la partenaire. On souille l'objet sexuel – dans le fétichisme le désir est effectivement renvoyé à un objet matériel (chaussure, lingerie...) – en le maculant de sa « semence impure » (48). Pour la personne qui subit, ingérer cette substance est accepter de se rabaisser, de se faire conquérir de l'intérieur, de se rendre plus vulnérable. Le sperme manifeste un désir de possession, de domination, de destruction. Il devient une *sécrétion colonisatrice* qui marque son pouvoir par l'humiliation. L'homme répand sa semence comme pour s'assurer de sa puissance, une puissance qu'il mesure à la force de son jet et à la quantité de liquide produite par son corps. En même temps qu'il se « projette », il s'éclate, il s'explose et il veut faire exploser, éclater l'autre, celui qui s'oppose à sa toute puissance.

Ce qui importe, ce n'est pas tant notre représentation du sperme ou de la reproduction sexuée que ce que celles-ci révèlent de notre manière d'envisager la sexualité et à travers elle notre rapport au corps, au plaisir, à l'autre, à la vie. Le sperme, ou plus exactement son « détournement » dans la compétition spermatique – entendons « compétition spermatique » en un sens plus large que sa définition biologique première, c'est-à-dire une « concurrence entre les spermatozoïdes de plusieurs mâles pour réussir la fécondation de l'ovule d'une femelle » (49) puisque nous reprenons le terme pour désigner une sportivisation de la sexualité figurée par le sperme – devient un analyseur de la réalité sociétale à partir du moment où il permet de comprendre et de dénoncer le processus de réification qui « métamorphose tout ce qui est et se produit en marchandise » (50).

(47) Certains vouent un véritable amour au sperme. Ainsi Vincent Mac Doom, personnage transsexué de la télé-réalité, rejette sa masculinité mais avoue utiliser sa propre semence comme crème de beauté. Comme nous le montre Patrick Baudry dans *Le Corps extrême. Approche sociologique des conduites à risque*, Paris, L'Harmattan, 1991, l'amour du corps procède de la haine du corps. L'amour du sperme renvoie à la culpabilité, à la haine de soi comme nous le suggère Michel Onfray, « Brève histoire philosophique du sperme », in *Présentaine*, n° 14/15, *op. cit.*, p. 368 : « Par le sperme s'exprime la transmission de la faute du premier homme et la nécessité d'expier ».

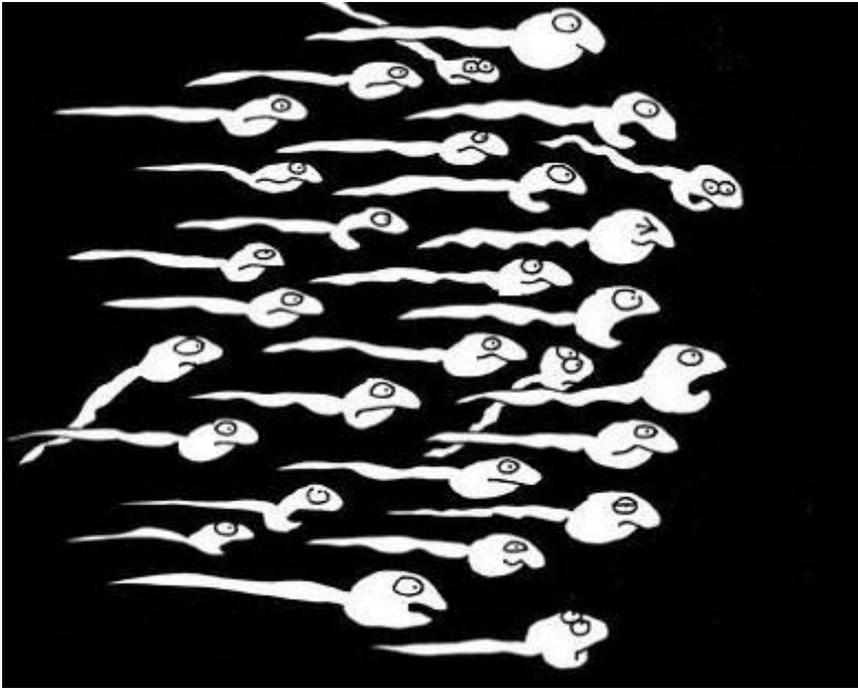
(48) Voir Michel Onfray, « Brève histoire philosophique du sperme », in *Présentaine*, n° 14/15, *op. cit.*

(49) Geoffrey Allan Parker, « Sperm competition and its evolutionary consequences in the insects », in *Biological Reviews*, *op. cit.*

(50) György Lukács, *Histoire et conscience de classe*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1960, p. 7, cité par Nicolas Oblin, *Réification du corps et du « connaître » dans la société industrielle avancée*, *op. cit.*, p. 17.

Du meilleur sperme

La science et les avancées techniques sont loin d'être étrangères à l'image que nous nous faisons du sperme aujourd'hui ainsi que le rappelle Michel Onfray dans sa « Brève histoire philosophique du sperme » (51). Si l'on a pu traiter « l'écume mythologique » avec plus ou moins de mépris selon les époques – il s'agissait d'un « morceau d'âme impure » pour l'Église – le sperme, avec l'avènement du microscope, s'est distingué de la substance blanchâtre, la « substance vitale » de l'Antiquité, pour devenir, dans sa représentation scientifique, une « substance chimique » (52). On explore alors un « milieu biologique » (53) dans lequel on est capable de dissocier des millions de spermatozoïdes, si bien que du sperme se détachent des cellules individualisées, quasi humanisées. De ce regard microscopique sur le sperme procèdent quelques théories, plus ou moins discutées, qui attribuent aux spermatozoïdes un rôle, une fonction, et qui tendraient à soutenir une



Anonyme.

(51) Michel Onfray, « Brève histoire philosophique du sperme », in *Présentaine*, n° 14/15, *op. cit.*

(52) *Ibidem*, pp. 371, 369, 367 et 365.

(53) *Ibid.*, p. 365.

distribution sociale du pouvoir. Cette analogie entre le biologique et le culturel reviendrait finalement à considérer que le système capitaliste – où chacun a la place qu'il mérite – reposerait sur un modèle naturel et, de ce fait, indépassable puisque intemporel. Pour Robin Baker (54) notamment, les spermatozoïdes d'individus différents se livrent une véritable guerre pour la conquête de l'ovule. Mais, dans cette guerre, tous les « petits soldats » ne sont pas destinés à accomplir la noble mission. Le biologiste, spécialiste de l'évolution, conçoit le sperme comme on pourrait penser l'organisation d'une colonie de fourmis ou d'une équipe de football. Dans le premier cas, l'on distingue par exemple les fourmis ouvrières des fourmis guerrières, dans le second cas, on déterminera un poste en fonction de la place des joueurs sur le terrain (attaquant, milieu de terrain, défenseur...). Dans la théorie de Robin Baker concernant le sperme, il existerait trois castes : les *spermatozoïdes chasseurs*, au nombre d'un petit million, ce sont les privilégiés qui peuvent prétendre à la fécondation, les *spermatozoïdes-bloqueurs* et *spermatozoïdes-tueurs*, la majorité restante, dont les rôles se limitent à l'élimination des spermatozoïdes « étrangers », les rivaux. À partir de cette répartition des tâches supposées, on veut faire passer pour inévitable la prégnance des uns sur les autres. Dans la société capitaliste, des individus sont « programmés » pour diriger, les autres sont, par leur naissance, défavorisés, destinés à servir.

Dans un futur proche, chacun trouvera la place qu'il mérite par l'intermédiaire de son ADN, c'est du moins le sujet du film d'anticipation *Bienvenue à Gattaca*. Dans un monde « parfait », la fécondation *in vitro* avec sélection préalable du spermatozoïde et de l'ovule devient la « méthode naturelle », car dans la quête d'êtres génétiquement supérieurs, on ne peut plus se permettre que les enfants soient « conçus dans l'amour ». Avec certains procédés techniques, « nous avons fait de la discrimination une science » (55). Les parents peuvent choisir précisément le sexe de leur enfant, la couleur de ses yeux et de ses cheveux, la couleur de sa peau, etc. Certains critères indésirables peuvent être écartés : la calvitie prématurée, la myopie, l'alcoolisme et la prédisposition aux dépendances, l'obésité, la tendance à la violence... Le moment et les causes de la mort sont connus dès la naissance puisque l'on connaît à l'avance les risques d'attaques cardiaques, les troubles maniaco-dépressifs, etc. On peut estimer l'espérance de vie de l'enfant qui vient de voir le jour. Tout cela est inscrit dans nos gènes, tout cela peut donc être évité par la « traque du mauvais gène ». Ceux qui malgré ces avancées scientifiques persistent à concevoir des enfants « dans l'amour » prennent le risque de ne pas être assurés mais surtout, ils condamnent leur enfant à appartenir à une sous-classe, la classe des « invalidés », ceux qui ne peuvent prétendre qu'à des tâches subalter-

(54) Robin Baker, *Sperm Wars. The Science of Sex*, op. cit.

(55) Andrew Nicol, *Bienvenue à Gattaca*, USA, Columbia Pictures Corporation, 1997.

nes. Puisque les qualités physiques et intellectuelles de chaque individu peuvent être connues immédiatement, les sociétés recrutent alors leurs employés par des analyses ADN et le quotient génétique fait office de *curriculum vitae*. Vincent Freeman (interprété par Ethan Hawke) est un enfant naturel qui rêve d'entrer à Gattaca pour devenir astronaute. Malheureusement, son « handicap » génétique ne l'autorise qu'à faire le ménage dans les locaux de la société. Il décide de transgresser le système et devient un « pirate génétique », en prenant la place de Jérôme Eugène Morrow (interprété par Jude Law), génétiquement parfait mais souffrant d'un handicap physique à la suite d'un accident...

À en juger par certains faits, on comprend que la sélection génétique n'est pas que de l'ordre de la science-fiction. Dans un reportage intitulé « Bébés sur catalogue », diffusé dans l'émission *Envoyé Spécial* (56), on découvre que les « bons gènes » peuvent se monnayer. Par exemple, dans la prestigieuse université de Harvard aux États-Unis, on trouve régulièrement des annonces, rédigées par des parents infertiles, destinées à attirer les « bons gènes » : « *Cherche donneuse d'ovocytes, jeune, intelligente, hautes études, yeux verts, blonde avec QI élevé. Récompense : 100 000 dollars* ». André Boué relève dans le journal *L'Équipe* les déclarations inquiétantes de Gregory Stock, Directeur du programme « Science, Technologie et Société » à l'École de Médecine de UCLA (Université de Californie à Los Angeles) qui déclare : « “J'imagine que, quand les fécondations *in vitro* seront complètement banalisées, on pourra créer des centaines d'embryons et que, grâce au test d'identification génétique, il sera possible de choisir l'embryon qui correspond le mieux aux aspirations des parents. Imaginez : vous et votre femme décidez d'avoir un enfant, vous utilisez la fécondation *in vitro* et l'on vous présente une centaine d'embryons différents. Grâce à un test qui ne coûtera pratiquement rien, vous pourrez avoir la liste de cent embryons avec les qualités et défauts génétiques de chacun. Vous ne choisirez bien sûr pas celui qui affichera des prédispositions pour la schizophrénie : “Tiens, celui-là sera plutôt grand, cet autre beaucoup plus petit, mais choisissons plutôt ce troisième qui possède vraiment toutes les qualités pour devenir un grand sportif” » (57). À croire que Gregory Stock s'est inspiré librement du film *Bienvenue à Gattaca*...

L'« exigence d'une surhumanité » (58) passe nécessairement par la sélection des meilleurs gènes, la sélection du meilleur partenaire. En atten-

(56) Voir l'émission *Envoyé Spécial* sur France 2 du 2 juin 2005. Voir également sur ce sujet, le reportage « Des bébés à la carte » diffusé sur France 2, le 3 mai 2007.

(57) Propos recueillis par Jean-Philippe Leclair, « Stock : “le début de l'aventure” », in *L'Équipe*, 3 janvier 2001, p. 2, cité par André Boué, « La fabrique du vivant », in *Préventaine*, n° 14/15, *op. cit.*, p. 292.

(58) Voir Lucien Sfez, « Le corps, création calculée », in *Préventaine*, n° 14/15, *op. cit.* Voir également du même auteur, *La Santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

dant l'avènement de « la sélection génétique pour tous », nous patientons en assistant au spectacle (59) de la mise en compétition des semences. Dans l'émission étasunienne *Jackass*, présentée comme humoristique par la chaîne MTV, de jeunes hommes se mettent en scène dans des situations centrées sur la souffrance du corps et sur l'humiliation réciproque. Le but étant de provoquer le rire du groupe des « adeptes » qui encouragent et surenchérisent dans des défis toujours plus absurdes. Dans un épisode des aventures TV des *Jackass* (60), les protagonistes décident de comparer les qualités de leurs spermatozoïdes dans un « spermathon ». Le sketch est lancé par Johnny Knoxville, le leader du groupe : « Aujourd'hui nous allons dans une banque du sperme pour notre premier "spermathon" ». Les concurrents seront jugés sur les épreuves suivantes : taux de sperme, force du sperme, volume et vitesse. Que les Jeux commencent ! On chronomètre le temps de passage dans la cabine de don, puis les résultats sont donnés par un médecin pour établir un classement objectif. Les membres du groupe, habitués à s'évaluer sur la base de leurs performances corporelles, franchissent dans cet épisode une nouvelle étape en mesurant leurs dispositions biologiques. Preuve ultime d'une virilité, la « forme athlétique » des spermatozoïdes fait également l'objet d'une émission télévisée, en Allemagne et en Italie, « *Sperm Race* » (« La course des spermés »), produite évidemment par Endemol. « Prenez douze hommes prêts à donner le meilleur d'eux-mêmes : leur sperme. Mettez leur semence en concurrence sous l'œil des caméras de télévision. Le premier spermatozoïde à atteindre la ligne d'arrivée – une substance chimique faisant office d'ovule – a gagné. Un gynécologue, un urologue et un andrologue veillent au bon déroulement de la course. Le lauréat remporte une Porsche, et le titre d'homme le plus fertile d'Allemagne. Tel est le concept de l'émission *Sperm Race*, dont le producteur, Endemol, négocie actuellement la diffusion avec une chaîne allemande. "*Sperm Race* est une émission sérieuse", a assuré à Bild le président d'Endemol Allemagne, Boris Brandt. "Près de 1,8 million d'Allemands sont incapables d'avoir des enfants parce qu'ils ont un sperme de mauvaise qualité. Cela veut dire des petites amies et des femmes déçues, sans parler des parents, qui attendent en vain des petits-enfants". Une émission sérieuse, donc. Et pudique. Le don de sperme se fera avant l'émission, loin des caméras, avant d'être expédié, congelé, dans les studios du producteur » (61).

La mise en concurrence des semences est, dans ce type de programme, présentée comme l'assurance de garder le meilleur partenaire. Celui qui a les spermatozoïdes les plus performants est supposé être le plus à même de se reproduire et corrélativement, les autres, les faibles, ne

(59) Voir Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996.

(60) Voir le DVD réalisé par Johnny Knoxville, *Jackass Volume 2*, Paramount, 2004.

(61) Voir le journal *Bild* cité par le *Courrier International*, n° 744, 3 février 2005, sur le site www.courrierinternational.com dans un article intitulé « Un créneau juteux pour Endemol ».

devraient pas avoir la possibilité de concevoir des enfants. Dans ce spectacle de la sélection naturelle, la compétition semble avoir un rôle salubre. Certains chercheurs viennent par ailleurs appuyer cette idée lorsqu'ils affirment que la compétition masculine améliore la qualité du sperme. « La quantité de sperme éjaculée serait aussi liée au risque de compétition spermatique : si le mâle se sent en compétition avec un autre mâle, il aura tendance à éjaculer plus » (62). En résonnant de la sorte, c'est-à-dire en fantasmant dans des mécanismes biologiques notre prétendue « nature compétitive », on occulte que la mise en compétition des semences masculines suppose explicitement la hiérarchisation des individus sur la base de leurs performances corporelles. Or, la sélection biologique ne signifie rien d'autre que l'élimination des faibles, ceux dont le sperme n'est pas performant, les malades, les « anormaux », ou de tous ceux qui ne répondent pas à l'idéal corporel moderne. Dès lors, on s'autorise à penser que, à l'image du spermatozoïde au flagelle atrophié qui ne peut prétendre à la fécondation, l'individu non-performant ne devrait pas aspirer à se reproduire, pour le bien de notre civilisation. Pour Konrad Lorenz, biologiste et nazi repent, « Darwin avait déjà compris qu'il est toujours avantageux pour le devenir d'une espèce que le plus fort de deux rivaux conquière le territoire ou la femelle convoitée. Car cette sélection par le combat des mâles assure la reproduction des individus temporairement les plus vigoureux, ce qui renforce l'espèce » (63). Selon lui, opérer la sélection entre rivaux par le combat permettrait de lutter contre la dégénérescence de la race. Autrement dit pour lutter contre la régression de l'humanité, qui s'oppose outrageusement à l'idée de progrès propre au capitalisme, il faut répandre les semences d'individus génétiquement supérieurs : les athlètes, les scientifiques... On cultive la « graine de champion ». La progéniture du champion sera un champion, et on s'impatiente de voir à l'œuvre le fils d'Alain Prost, de Zinedine Zidane ou de Yannick Noah. Dès lors, le projet eugéniste de la société industrielle avancée ne semble plus si choquant et l'on accepte volontiers de contribuer à l'amélioration de l'espèce.

L'émission « *Sperm Race* » était présentée comme scientifique, donc bienveillante, dans la mesure où l'argument des producteurs était d'alerter les téléspectateurs allemands sur la qualité de leur sperme. Mais, tandis qu'on organise une course de vitesse entre plusieurs « équipes », la télévision franchit un pas dans la classification en adoptant un barème biologique. Le sport, et notamment le cyclisme, fortement médicalisé, nous permettait déjà de comparer notre rythme cardiaque, à l'effort ou au repos, à celui de Lance Armstrong dont on connaissait également le taux de globules rouges, la capacité respiratoire, etc. La performance n'est alors plus

(62) Sarah J. Kilgallon et Leigh W. Simmons, « Image content influences men's semen quality », in *Biology Letters*, volume 1, numéro 3, The Royal Society, 2005.

(63) Konrad Lorenz, *L'Agression, une histoire naturelle du mal*, Paris, Flammarion, 1977.

« extériorisée », supportée par l'environnement mais elle est mesurée *in vivo*. Dans le film de Luc Besson, *Le Grand Bleu* (64), Jacques Mayol, apnéiste hors norme, devient un rat (aquatique) de laboratoire. On l'étudie, on effectue sur lui toutes sortes de mesures pour finalement le comparer à un mammifère marin (même si dans ce film Mayol est plus proche du mollusque). Lorsque la réalité rejoint la fiction, Pierre Frolla et Loïc Leferme, également apnéistes, s'associent à une expérience scientifique dont l'objectif est de déterminer les similitudes entre les capacités cardiaques des sportifs et des otaries, les mammifères dont la physiologie est la plus proche de l'homme (65). La compétition peut alors se dérouler entre différentes espèces comme ne se prive pas de l'exposer *L'Équipe magazine* (66) dans un numéro consacré aux performances des animaux. On peut alors comparer les records de nos amis les bêtes avec ceux de nos amis les sportifs.

Et de quelques performances...

Si Loïc Leferme devient un rythme cardiaque, une capacité pulmonaire, une profondeur de plongée et que Rocco Siffredi se confond avec ses 23 centimètres, le sperme, à son tour, devient une « substance numérique ». « Nous vivons, selon Michel Onfray, les premiers temps de l'archéologie génétique qui synthétise l'observation oculaire, l'usage de microscopes extrêmement perfectionnés et l'ordinateur aux puissances monstrueuses. Après avoir été une substance vitale, puis une substance peccante, le sperme, devenu substance chimique, accède au rang de *substance numérique* » (67). Dans un monde construit par la science, la matière disparaît finalement au profit du chiffre, de la mesure, de l'abstraction. « La science est en effet dans l'impossibilité d'appréhender effectivement le monde de la vie, pratique, vécu, sensible, car elle produit une idéalisation abstraite et désincarnée de ce monde. Le monde de la science n'est donc pas le monde réel, celui de la vie, mais un univers d'idéalités (chiffres, symboles, signes, modèles, etc.) et d'artefacts ("préparations", expérimentations, formalisations, simulations, etc.) » (68). La rationalisation du corps, de la sexualité ou de processus biologiques tels que la fécondation implique « une forme de réi-

(64) *Le Grand bleu* (Luc Besson, Gaumont international, 1988).

(65) Loïc Leferme est décédé à l'âge de 36 ans après un accident de plongée survenu au cours d'un entraînement en mer. Voir aussi le sujet de *L'Équipe magazine*, n° 1210, 20 août 2005, consacré au plongeur et intitulé « Bienvenue dans l'eau-dela ». Voir le documentaire réalisé par David Rosanis, *Les hommes poissons*, France, VM GROUP/France 5, 2001.

(66) Voir le sujet de *L'Équipe magazine*, n° 1209, 13 août 2005, « Champions les animaux ».

(67) Michel Onfray, « Brève histoire philosophique du sperme », in *Présentaine*, n° 14/15, *op. cit.*, pp. 371-372.

(68) Magali Uhl, *Subjectivité et sciences humaines. Essai de métasociologie*, *op. cit.*, p. 165. Voir, au sujet de « l'idéalisation abstraite et désincarnée du monde », les travaux de Michel Henry, notamment *La Barbarie*, *op. cit.*

fication qui tend à faire de la relation érotique un comportement objectif et objectivable » (69). Cette réduction de la sexualité modifie nécessairement notre rapport au corps et au plaisir. *L'homme nouveau* (70) est un homme débarrassé de sa subjectivité, de sa sensibilité, de sa souffrance – il ne peut par conséquent tenir compte de la souffrance de l'autre – qui est dans le même temps ré-ensauvagé. L'acteur porno se regarde faire, il est extérieur à lui-même, spectateur de sa performance. Il ne ressent pas et son propre corps lui est étranger. Par la rationalisation du corps, on cherche à « éliminer progressivement la vie et les êtres vivants au profit d'entités de plus en plus séparées, abstraites et finalement inertes (organes, tissus, cellules, molécules, composants chimiques) » (71). Le corps d'amour – le corps-plaisir – se réduit à des orifices, à des organes génitaux, à des sécrétions corporelles. La sexualité est identifiée à la pénétration, l'orgasme devient « un spasme physiologique qui aboutit à l'éjaculation » (72). Les confidences de Rocco Siffredi sur la découverte de sa sexualité nous éclairent sur son rapport à la performance du corps. Dans une interview sur le plateau du *Grand journal* sur Canal + (73), le « hardeur » raconte les concours de masturbation qu'il gagnait lorsqu'il avait 10 ans. C'est de cette manière que Rocco, qui pouvait éjaculer jusqu'à 11 fois par jour, dominant largement ses jeunes adversaires, s'est découvert des prédispositions pour le sexe. Une légende était née ! Nous pouvons regretter néanmoins que l'étalon italien n'ait pas mis ses dons naturels au profit d'associations caritatives (*sic*). En effet, en 2000 se déroulait le premier « Masturbathon », un évènement lors duquel les participants sont invités à se masturber collectivement afin de récolter de l'argent pour des œuvres de charité. « Je ne suis pas un bon nageur et je ne cours pas très bien, mais cela, c'est quelque chose que je peux faire pour une bonne œuvre » a déclaré à la presse l'un des participants (74). Dans un autre genre, nous pouvons « agir pour la paix dans le monde » en faisant l'amour le 22 décembre. Selon les concepteurs du *GlobalOrgasm* (75), Donna Sheehan, 76 ans, et Paul Reffell, 55 ans, le fait qu'un maximum de personnes dans le monde aient des pensées positives à un moment donné peut modifier « le champ d'énergie de la Terre » et « réduire les dangereux niveaux actuels de violence et d'agression ». La performance réalisée par un orgasme géant nous préserverait des guerres. Certaines actrices du cinéma pour adultes contribuent, à leur manière, à la paix dans le monde en repous-

(69) Magali Uhl et Jean-Marie Brohm, *Le Sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*, op. cit., pp. 67-68.

(70) Voir Nicolas Oblin, *Réification du corps et du « connaître » dans la société industrielle avancée*, op. cit.

(71) Magali Uhl, *Subjectivité et sciences humaines. Essai de métasociologie*, op. cit., p. 161.

(72) Georges Devereux, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1985, p. 22, cité par Magali Uhl et Jean-Marie Brohm, *Le Sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*, op. cit., p. 89.

(73) *Le Grand journal*, émission du 8 mars 2006, Canal +.

(74) Voir le site officiel du Masturbathon, www.masturbate-a-thon.org.

(75) Voir www.globalorgasm.org.

sant les records du nombre de partenaires à la suite. En 1995, on comptabilise 251 partenaires (en 10 heures) pour Annabel Chong (USA), en 1996, Jasmin St Claire (USA), satisfait 300 partenaires, en 1999, Houston (USA), 622 partenaires (en 7 heures), les prouesses sont battues les unes après les autres jusqu'en 2006 et le record homologué de 1221 partenaires de Hasdrubald (France). Il faut dire qu'aujourd'hui les acteurs pornos, contrairement aux acteurs ventripotents des débuts, travaillent leur corps, le transformant en un projectile (76) (muscultation, épilation intégrale, tatouages) dans une esthétique de la performance (mythe de la pureté). Il y a aussi une « médecine de la performance » (77), voire une diététique de la performance sexuelle. Rocco Siffredi rapporte que dans le porno, il faut pouvoir produire une grande quantité de sperme (la société d'abondance !) et les acteurs doivent suivre un régime particulier (complément protéinique, etc.). Aux dires de l'acteur : « Le sexe, c'est comme le sport. La bite, ça s'entraîne ! J'ai fait 1 300 films et baisé entre 3 000 et 4 000 filles. [...] Quand j'ai arrêté de tourner, je bandais toute la journée. J'étais en manque » (78). Le sexe devient une addiction pour les acteurs qui deviennent « accros » allant jusqu'à voir des prostituées après un tournage (79).

Lorsque la sexualité devient une fonction physiologique – lorsque « la fusion amoureuse [est] réduite à son apparition objective » (80) – et que le plaisir fait place à un « spasme », notre rapport au sperme semble témoigner de notre mal-être. Pour Michel Onfray, « le sperme quintessencie les peurs, les angoisses, les haines et autres passions mauvaises d'une civilisation entièrement indexée sur le mépris du monde et sa déconsidération » (81). À travers notre représentation du sperme s'exprime l'angoisse de la mort. La reproduction sexuée, c'est la survie de soi par la subsistance de ses gènes. La possibilité d'un *clonage reproductif* apaise temporairement cette angoisse en nous laissant espérer la fabrication d'« une copie conforme » (82) de soi-même ou d'un être proche. La *sécrétion colonisatrice* lutte contre la disparition de soi puisqu'en éliminant les autres, les rivaux, nos vigoureux spermatozoïdes assurent notre pérennité...

David Sinbandhit

Étudiant

(76) Voir Nicolas Oblin, *Réification du corps et du « connaître » dans la société industrielle avancée*, *op. cit.*, p. 241.

(77) André Boué, « La fabrique du vivant », in *Présentaine*, n° 14/15, *op. cit.*, p. 295.

(78) Déclarations de Rocco Siffredi, *20 Minutes*, 9 mars 2006.

(79) Déclarations de l'actrice Ovidie dans l'émission *Tout le monde en parle* sur France 2.

(80) Michel Henry, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 317, cité par Magali Uhl et Jean-Marie Brohm, *Le Sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*, *op. cit.*, p. 67.

(81) Michel Onfray, « Brève histoire philosophique du sperme », in *Présentaine*, n° 14/15, *op. cit.*, p. 371.

(82) André Boué, « La fabrique du vivant », in *Présentaine*, n° 14/15, *op. cit.*, p. 293.